

## 論傑哈奈何瓦爾《東方之旅》中主體身分的尋覓

舒卡夏\*

### 中文摘要

在《一千零一夜》這個民間故事的影響下，西方世界將東方與美、靈性、知識與神奇作連結。許多十九世紀浪漫主義者皆曾探訪此文明搖籃，奈何瓦爾即為其中之一。本文主旨在於分析其作品《東方之旅》中所呈現的其特有的主體身分之覓尋。

奈何瓦爾的東方之旅主要有治療他於1841年因精神瘋狂住院後之用。他自稱精神遭受「震撼」，但並未瘋狂，他要到他視為母親的土地尋找根源。

論文首先論述奈何瓦爾特有的旅遊方式與遊記在此影響下的結構。即便是在康復期，他依然試著利用此趟旅途寫出原創性的作品。

接著分析作者如何將真實的東方據為己有以助他進行更豐盛的探索。他採用的方式主要在於去除自身的西方人的外表裝扮，並學習在地的語言——阿拉伯文，以融入人群。

論文的第三部分探討奈何瓦爾在遊記中表現有類似波特萊爾的直覺能力，致力重尋人與人之間原本具有宗教意涵的真正聯繫。此外本論文也對包含在遊記中的兩個神話——《回教領袖哈根之史》《瑪坦皇后與沙利門王子》，進行分析，因這兩個傳說匯聚了奈何瓦爾對其身分追尋的許多象徵意涵。

然而儘管此作品有著充滿熱情的敘述，最後所釋放出的真相卻是憂傷的，因為即便在對多種信仰與文化探索後，人最終依然無法擺脫盤據在心的靈性的空洞。

關鍵字：奈何瓦爾、遊記、宗教、瘋狂、憂鬱

---

\*國立政治大學歐洲語文學系法語助理教授

2012年10月26日到稿 2012年12月3日通過刊登

## The Quest of Identity of Nerval in *Voyage to the Orient*

Katarzyna Stachura\*

### Abstract

Under the influence of the folk tales, *One Thousand and One Nights*, the west associates the orient with beauty, spirituality, knowledge and wonder. For this reason, in the 19<sup>th</sup> century, many romanticists visited this cradle of humanity. Gerard de Nerval was one of them. This paper aims to analyze the particular way Nerval conducts his quest of identity in his novel, *Voyage to the Orient*.

For Nerval, this trip aimed firstly to recover him from his madness. Though he was sent to a mental hospital for a crisis of madness in 1841, he felt that he was just “shaken” but not mentally ill. He wanted to look for his origins by visiting this area which was like a motherland for him.

This paper begins by presenting Nerval’s way of traveling in a foreign country, and explains how this particular way decides the structure of his travel writing. Even in his convalesce, Nerval tried to create an original literary work with this travel.

The second chapter studies how Nerval appropriated the real orient to himself in order to better explore it. During this trip, Nerval abandoned his appearance as a western man, and studies Arabic to become completely integrated into the life of the local people.

What Nerval looks for is a way to rediscover the essential relationship between the human beings and its original religious meaning. For the fourth part, this paper interprets two mythologies, *History of Caliph Hakem*, *History of queen Marin et Soliman, prince of genius*, included in the novel. In fact, these two legends converge to Nerval’s quest for identity.

Although this work by Nerval is full of passion, the final truth it delivers is melancholic. Even after making multiple religious and cultural explorations, a man still can’t be completely rid of the metaphysical emptiness.

Key words: Nerval, travel writing, religion, madness, melancholy

---

\* Assistant professor of French, Department of European Languages and Cultures, National Chengchi University

# La quête d'identité dans le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval

Katarzyna Stachura\*

## Résumé

L'Orient est associé en Occident à la beauté, à la spiritualité, à la connaissance et au merveilleux. De nombreux Romantiques y voyagent et découvrent ce berceau de l'humanité. Gérard de Nerval est l'un d'eux. Le présent article se propose d'analyser la quête nervalienne d'identité qui s'exprime dans son *Voyage en Orient*. Nerval entreprend ce long voyage dans le cadre de son rétablissement après une crise de folie qui l'a conduit, en 1841, dans la maison de santé du docteur Blanche. Ebranlé psychiquement, mais pas fou, comme il ne cesse de le répéter à ses amis, il désire se ressourcer sur cette terre qu'il perçoit comme « maternelle ».

Dans la première partie, nous évoquerons la façon nervalienne de voyager et la structure du récit qui en résulte. Car, quoique convalescent, Nerval reste avant tout un écrivain qui entend exploiter son périple pour en faire une oeuvre littéraire originale. Nous nous intéresserons ensuite à la façon dont Nerval s'approprie le réel oriental afin de mieux l'explorer. Cette façon consistera, pour lui, à abandonner son apparence occidentale, se fondre dans la foule, en revêtir les habits et en connaître la langue. La troisième partie de cette contribution aura pour but de démontrer le désir nervalien de retrouver un lien primordial entre les hommes, lien véritablement religieux (qui *relie*). C'est notamment à travers le procédé des correspondances baudelariennes qu'il signale cette intuition tout au long du *Voyage*.

Nous nous consacrerons enfin, dans la quatrième partie, à l'interprétation des deux mythes inclus dans le récit nervalien : « Histoire du calife Hakem » et « Histoire de la Reine du Matin et de Soliman prince des génies ». Les deux légendes convergent vers la recherche de son identité chez Nerval. Aussi passionnant que soit le voyage en Orient de Nerval, en fin de compte, la vérité ultime qu'il délivre est, elle, mélancolique : l'homme court à travers le monde, en explorant la multiplicité des croyances et des cultures, sans pour autant échapper au vide métaphysique que l'habite.

Mot Clés : Nerval, récit de voyage, religion, folie, mélancolie

---

\* Professeur assistant de français, Département de Langues et Cultures Européennes, Université Nationale Chengchi

## La quête d'identité dans le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval

Katarzyna Stachura

### Introduction : Les motivations du voyage de Nerval

Le rêve qui est une ouverture vers un autre monde a toujours tenu une place importante dans l'oeuvre de Nerval, en le faisant souvent passer aux yeux de ses amis bohèmes pour un compagnon certes un peu fantasque, un « fou sublime », un « fol délicieux », sans que sa santé en pâtisse de façon considérable. Charles Mauron écrit au sujet de l'auteur d'*Aurélia*: « L'hypothèse qui fait de l'art une folie contrôlée s'adapte à lui merveilleusement. Longtemps, une extraordinaire élasticité mentale lui permit d'osciller entre la pensée magique de l'inconscient et une pensée consciente très sensible à certains aspects du réel. Psychiquement, il était bilingue, traducteur-né du rêve dans la vie, et inversement. »<sup>1</sup> Mais, en février 1841, son état mental inquiète : Gérard trahit une exaltation morbide et est sujet à des hallucinations, suite à quoi il est interné dans une maison de santé, au 6, rue de Picpus, officiellement pour cause de méningite<sup>2</sup>. Dans le milieu littéraire parisien, on le croit perdu, voire mort, comme le prouve l'empressement pour le moins indélicat de Jules Janin qui signe dans le *Journal des Débats*, le 1<sup>er</sup> mars, un article où il enterre son ami, sans prendre la peine de vérifier ses allégations. Nerval s'en sort pourtant et est libéré après un mois d'internement. Une deuxième crise survient le 21 mars et conduit le poète dans la maison du docteur Esprit Blanche, exerçant à Montmartre. Comme le note Raymond Jean, cette fois-ci, « il s'agit indiscutablement de folie : exaltation nerveuse, états extatiques, dissociation de la personnalité, surtout sans doute *théomanie*. »<sup>3</sup>

La première lettre qui atteste le recouvrement de lucidité de Gérard, envoyée depuis la pension du docteur Blanche, date du 27 avril. Elle est adressée à Mme

---

<sup>1</sup> Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel*, Paris, éd. Corti, 1962, p. 148.

<sup>2</sup> Laure Murat, *La maison du docteur Blanche*, Paris, éd. Jean-Claude Lattès, 2001, p. 65.

<sup>3</sup> Raymond Jean, *Nerval*, Paris, éd. du Seuil, 1989, p. 37.

Emile de Girardin. Rassurant son amie sur son état de santé, Gérard voit dans le mal qui vient de le frapper « l'exaltation d'un esprit beaucoup trop romanesque » ; car, ajoute-t-il, « j'ai le malheur de m'être cru toujours dans mon bon sens. J'ai peur d'être dans une maison de sages et que les fous soient au-dehors. »<sup>4</sup> En effet, si la question de frontière entre la raison et la folie est plus facile à tracer pour les médecins, elle l'est beaucoup moins évidente pour les artistes. Le cas de Nerval le montre assez : ses expériences de « folie » ont toujours été – paradoxalement ? – des périodes d'intense création, notamment celle de 1843, où il écrira les plus belles de ses oeuvres. Il n'en est pas moins vrai qu'aux yeux de la doxa, de l'opinion commune, Gérard de Nerval passe dorénavant pour un esprit dérangé et que cette image le dessert dans son travail de journaliste, sa seule source de revenus.

Et c'est cette étiquette de « fou » que le poète s'emploiera de toutes ses forces à gommer. Il commencera par demander un démenti officiel à Janin. « Je ne pourrai jamais me présenter nulle part, jamais me marier, jamais me faire écouter sérieusement. »<sup>5</sup>, lui expose-t-il. Démarche qui, par ailleurs, n'apportera pas le résultat escompté. Afin de pouvoir effectuer des sorties temporaires de la clinique, Gérard est obligé de reconnaître la réalité de sa maladie – classée par les médecins comme « Théomanie » ou « Démonomanie » – chose qui, comme il l'avouera, coûtait beaucoup à son amour propre et qu'il percevait de façon diamétralement opposée à celle des gens dits « normaux ». « Au fond j'ai fait un rêve très amusant et je le regrette. J'en suis même à me demander s'il n'était pas plus vrai que ce qui me semble seul explicable et naturel aujourd'hui. Mais [...] il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique [...]. [...] Je me trouve tout désorienté et tout confus en retombant du ciel où je marchais de plein pied il y a quelques mois. Quel malheur qu'à défaut de gloire la société actuelle ne veuille pas toutefois nous permettre l'illusion d'un rêve continuel [...] »<sup>6</sup>, écrit-il à Mme Alexandre Dumas.

<sup>4</sup> Lettre à Mme Emile de Girardin, 27 avril 1841, in : Gérard de Nerval, *Correspondance, Oeuvres complètes*, vol. 1, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, éd. Gallimard, p. 1379.

<sup>5</sup> Lettre à Jules Janin, 24 août 1841, *ibid.*

<sup>6</sup> Lettre à Mme Alexandre Dumas, 9 novembre 1841, *ibid.*, pp. 1383-1384.

C'est notamment dans la correspondance avec son père que nous pouvons suivre l'évolution de l'état d'esprit de Gérard à cette époque. Il faut dire que M. Labrunie, – médecin lui-même, – avait de quoi passer aux yeux de son fils pour l'un desdits « commissaires » hostiles à l'épanchement de la poésie dans la vie réelle. Homme dur et rigoureux, il a toujours refusé la vocation littéraire de Gérard, préférant le voir consacré à la médecine. En fils respectueux, Gérard entamera les études dans ce domaine, mais l'appel du rêve et de la poésie l'emportera, non sans avoir un impact considérable sur la relation entre les deux hommes. Une lettre datée du 5 mars 1841, adressée au docteur Labrunie, trahit les scrupules et le souci de l'image de Nerval. Cette pudeur – si peu « romantique » au fond – a quelque chose de poignant et prouve à quel point Nerval voulait protéger son monde intérieur des jugements hâtifs, et par là absurdes, de l'ici-bas. A quel point aussi, quelque part, malgré les manifestations objectives de sa maladie, il restait, – comme il ne cesse de le proclamer – « maître » de ces deux mondes et ne voulait faire pâtir aucun des deux. Dans cette lettre, il exprime le désir de retrouver ses occupations d'écrivain et s'inquiète avant tout des conséquences que peut avoir, sur sa carrière littéraire, le bruit qui a été fait autour de son internement et dont son propre père, hélas, était l'un des vecteurs. A ce dernier, il écrit, en évoquant leur désaccord au sujet du choix de sa vocation : « j'ai été surpris pendant ma maladie (car j'ai toujours eu toute connaissance, même quand je ne pouvais pas parler) de t'entendre faire part de ces détails à des personnes qui n'avaient nul besoin de les connaître. »<sup>7</sup>.

Nerval quitte la clinique le 21 novembre de la même année, avec la ferme intention d'entreprendre un long voyage en guise de convalescence. Destination : l'Orient. Prouver ses capacités de résistance physique et mentale, rompre avec l'image du « fol délicieux » amplifiée par ses amis et par-là accéder à une réhabilitation sociale ébranlée suite à sa crise psychique de février 1841 : telle apparaît en effet la motivation principale de ce voyage en Orient. Des lettres échangées tout au long de l'expédition avec le docteur Labrunie, on retient avant tout l'amour filial pour le seul parent (la mère de Gérard est morte quand il avait deux ans)

<sup>7</sup> Lettre à son père, 5 mars 1841, *ibid.*, p. 1369.

et l'envie de rassurer le vieil homme sur sa santé. Evoquant souvent l'abattement, l'ennui et le sentiment d'isolement consécutifs à sa maladie, Gérard ne dévie jamais de l'objectif fixé : « Il fallait sortir de là par une grande entreprise qui effaçât le souvenir de tout cela et me donnât aux yeux des gens une physionomie nouvelle. Tâche donc de considérer la réalisation de ce projet comme un grand bonheur qui m'arrive et le gage d'une position à venir. »<sup>8</sup> Le projet semble apporter ses fruits : en route vers l'Orient, au souvenir de sa « végétation »<sup>9</sup> à Paris, Nerval oppose sa « belle santé »<sup>10</sup> ininterrompue ni par la mer, ni par la chaleur, ni par la fatigue. Le voyage entrepris est censé démontrer aux gens qu'il n'a été victime, en 1841, que d'un accident « bien isolé »<sup>11</sup>, et que ses facultés créatrices sont restées intactes.

### 1. Un nouvel art de voyager : entre vagabondage et initiation

Le voyage en Orient apparaît donc, aux yeux de Nerval, comme une volonté de rassurer son père, ses amis, mais aussi lui-même, sur sa santé ; il a donc indéniablement une fonction thérapeutique. Celle-ci d'ailleurs ne peut être que satisfaite, étant donné qu'à l'époque un tel périple, afin d'être mené à terme, nécessitait une résistance physique et une solidité psychique qui ne laissaient pas de doute quant à l'état de santé du voyageur. Il n'en reste pas moins que tout en étant un homme désirant guérir d'une crise psychique, Nerval est avant tout un écrivain et le moins que l'on puisse dire, c'est que son récit est une oeuvre savamment construite et qu'il reflète un art de voyager des plus conscients et des plus maîtrisés.

Ce voyage est d'abord voulu par Nerval comme un vagabondage. En relatant son parcours à un ami, il analyse : «[...] qu'aurais-je à t'écrire, si je faisais route comme tout le monde, [...]. J'aime à dépendre un peu du hasard : l'exactitude numérotée des stations des chemins de fer, la précision des bateaux à vapeur arrivant à heure et à jour fixes, ne réjouissent guère un poète, ni un peintre, ni même un

<sup>8</sup> Lettre à son père, Lyon, 25 décembre 1842, *ibid.*, p. 1387.

<sup>9</sup> Lettre à son père, Marseille, 1<sup>er</sup> janvier 1843, *ibid.*, p. 1389.

<sup>10</sup> Lettre à son père, Constantinople, 19 août 1843, *ibid.*, p. 1401.

<sup>11</sup> *Ibid.*

simple archéologue, ou collectionneur comme je suis. »<sup>12</sup> D'où, le refus, chez Nerval, de la ligne droite et de la vitesse. Son récit est une valorisation de la liberté et de la « flânerie inoffensive »<sup>13</sup> : le vagabondage procure des péripéties et des réflexions à développer, possibilité que le monde de locomotion rapide ne donne pas.

En Suisse, Gérard n'hésite pas à laisser passer les voitures rapides pour en prendre une plus lente ; il n'est jamais « pressé d'arriver »<sup>14</sup>, et toujours disponible pour une halte dans une auberge. Cette dernière peut en effet être considérée comme un lieu privilégié du narrateur du Voyage. Occasion de rencontres et d'échanges inestimable, l'auberge est synonyme d'un plaisir d'ordre communautaire, lieu où on « trinque ensemble » à « la table d'hôte ». Au Caire, Gérard dispose d'un drogman, jouant le rôle de guide et d'interprète. Un jour, un ami peintre lui propose de l'accompagner en ville. Gérard relate : « En acceptant la promenade proposée, je complotais une idée plus belle encore : c'était de me faire conduire au point le plus embrouillé de la ville, d'abandonner le peintre à ses travaux, et puis d'errer à l'aventure, sans interprète et sans compagnon. Voilà ce que je n'avais pu obtenir jusque-là, le drogman se prétendant indispensable, et tous les Européens que j'avais rencontrés me proposant de me faire voir « les beautés de la ville. »<sup>15</sup>.

Non seulement Gérard ne refuse donc pas de s'abandonner au hasard et à l'imprévu dans l'exploration du réel oriental, mais encore il se situe délibérément dans une démarche de recherche d'« obstacles » sur la voie de la découverte de l'Orient. Et cette optique apparente son voyage à une véritable initiation, dont la référence au Songe de Poliphile peut constituer le symbole. Le Voyage en Orient de Nerval, c'est aussi en effet le voyage à travers les livres. L'abondance de références littéraires tout au long du récit est telle que cette hypertextualité mériterait une étude à part. Celle à l'Hypnerotomachie est l'une des plus longues<sup>16</sup>.

Si, de nos jours encore, l'oeuvre de Francesco Colonna est une énigme persistante tant pour les historiens de la littérature que les critiques d'art, deux de ses

<sup>12</sup> Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, Paris, éd. Garnier-Flammarion, 1980, t. 1, p. 65.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 302.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>16</sup> *Ibid.*, pp. 122-126.



aspects bien connus expliquent l'intérêt que Nerval y portait, dans le contexte de son voyage sur les terres d'Orient : l'initiation à la connaissance et la recherche de l'amour idéal. Mais, de façon plus générale, c'est aussi évidemment la structure onirique de l'oeuvre renaissante – un « songe », une histoire rêvée – qui n'a pu qu'interpeler le grand « rêveur » qu'était Nerval. Le voyage reproduit plusieurs des caractéristiques du Songe : mélange du narratif et de l'allégorique (sous formes des deux mythes inclus dans le récit), le goût du syncrétisme (notamment religieux dans le cas de Nerval), la recherche de l'archétype, d'une origine, d'une identité métaphysique perdue. Poliphile poursuit l'image de Polia, femme aimée, tout comme le voyage de Gérard sera présidé par l'idée de l'union avec une femme. Mais Polia, c'est aussi l'allégorie de l'Antiquité, ou, plus généralement, du désir de la connaissance, – laquelle connaissance sera précisément si fortement connotée tout au long du récit nervalien par le biais d'innombrables références littéraires.

A cette approche polyphonique et érudite de la réalité orientale, qui lui est chère, Nerval en oppose une autre, qu'il raille impitoyablement, et qui est représentée par les Anglais. Le touriste anglais apparaît en effet à notre voyageur comme un individu pour le moins superficiel, borné et fermé totalement au charme d'un vagabondage initiatique, qui, seul, aux yeux de l'auteur du Voyage justifie l'entreprise d'un si lointain déplacement. C'est eux qu'il incrimine dans le passage ci-dessous : « Nos gens du monde, même en Orient, ne consentiraient pas à se montrer hors de certains endroits reconnus convenables, ni à causer publiquement avec des personnes d'une classe inférieure, ni à se promener en négligé à certaines heures du jour. Je plains beaucoup ces gentlemen toujours coiffés, bridés, gantés, qui n'osent se mêler au peuple pour voir un détail curieux, une danse, une cérémonie, qui craindraient d'être vus dans un café, dans une taverne, de suivre une femme [...] ».<sup>17</sup>

Le voyage de Nerval est un récit errant, sans but clairement défini, si ce n'est, à travers le multiple et l'imprévu, retrouver, en cette terre d'Orient, l'origine commune, le berceau de l'humanité. Ce récit alléatoire, loin de suivre une logique imposée d'avance, s'improvise souvent sous nos yeux, sans que cela nuise le moins du monde

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 204.

à son charme et à sa structure interne qui est celle même de la mélancolie nervalienne : cheminer de façon essentiellement subjective, « capricieuse », avec la même fantaisie et la même indépendance que le fait la chèvre (capra), animal qui constitue l'une des références majeurs du bestiaire de la mélancolie et dont le parcours en zigzag – le contraire de la ligne droite – dans des endroits escarpés, voire inaccessibles, avoisinant le ciel, symbolise bien l'humeur changeante, cyclothymique des mélancoliques, autant que l'initiation aux mystères de ce monde à laquelle, souvent, ils accèdent.

## 2. La conversion au réel oriental : exploration du multiple

La dimension initiatique du voyage nervalien présuppose une totale ouverture au réel oriental, sous différentes formes : lieux, apparences vestimentaires, fêtes, coutumes. Au Caire, à Beyrouth, en Syrie, à Constantinople, Gérard flâne dans les boutiques, les bazars, les marchés traditionnels ; assiste aux spectacles de conteurs arabes, de jongleurs, de derviches ; s'imprègne par tous les sens de l'ambiance de la rue. Dans cette isotopie sensorielle, ce sont les méandres du labyrinthe qui fascinent Nerval au plus haut point. Notre voyageur s'aventure dans les ruelles étroites et sombres, les « impasses », « les parcours en zigzag », « les rues capricieuses »<sup>18</sup>, sympathisant avec les petites gens, afin de mieux saisir l'âme du pays traversé.

En effet, Nerval ne recule devant aucun effort pour s'intégrer dans la société orientale. Les épreuves principales sont d'ordre vestimentaire et linguistique. Dès son arrivée au Caire, sa curiosité est éveillée par un cortège accompagné de sons d'une cornemuse, qui s'avère être une marche nuptiale. Très désireux de l'observer de près, voire d'y assister, il s'y joint aussitôt, se félicitant de disposer déjà d'une pièce indispensable de la tenue orientale, un manteau de poil de chameau nommé machlah, qui couvre un homme des épaules aux pieds : « avec ma barbe déjà longue et un mouchoir tordu autour de la tête, le déguisement était complet. »<sup>19</sup>, – se réjouit-il. Ainsi transformé, Gérard assiste « incognito » à la cérémonie, observe la mariée,

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 223.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 153.

écoute les chants nuptiaux, en en imitant autant que possible les sons pour se donner un air d'habitué. Mais de telles expériences ne sont pas sans danger pour un étranger. Il lui est en effet facile de trahir son ignorance des rituels, ce qui risque de lui causer des ennuis. S'il a réussi à donner le change pendant le chant, Gérard connaît ainsi un moment d'angoisse à l'approche d'un homme qui distribue les liqueurs. « Il n'était plus qu'à deux pas de moi, et je n'avais nulle idée de salut qu'il fallait lui faire. Heureusement j'eus le temps d'observer tous les mouvements de mes voisins, et, quand ce fut mon tour, je pris la tasse de la main gauche et m'inclinai en portant ma main droite sur le coeur, sur le front, et enfin sur la bouche. Ces mouvements sont faciles, et cependant il faut prendre garde de n'en intervertir l'ordre ou de ne point les reproduire avec aisance. »<sup>20</sup>, note-t-il. « Satisfait d'avoir figuré comme un véritable habitant du Caire et de [s]'être assez bien comporté à cette cérémonie »<sup>21</sup>, Gérard, encouragé par le drogman, poursuit la fête jusque dans la maison des mariés. Non, cependant, sans s'être muni de ce véritable sésame en terre arabe qu'est le mot « Tayeb ! », qui, selon le ton et le geste qu'on y ajoute, veut dire tour à tour : « Très bien, ou voilà qui va bien, ou cela est parfait, ou à votre service [...] ».<sup>22</sup> Pendant la réception se déroulant selon les règles définies, Gérard n'ose pourtant pas se risquer à prendre part au festin, « dans la crainte de manquer d'usage »<sup>23</sup>.

Dans cette même ville, Gérard séjourne à l'hôtel français, qui, de par sa décoration, son piano et son billard, lui fait penser aux hôtels de Marseille. Sa conclusion ne se fait pas attendre : « J'aime mieux, pour moi, essayer de la vie orientale tout à fait. »<sup>24</sup> Aussi, loue-t-il une maison, décision qui le mettra dans une autre obligation de sa conversion au réel oriental : se marier ou du moins attester d'une présence féminine à la maison, afin de ne pas inquiéter les voisins par son célibat. S'ensuivront donc les recherches d'une fille à épouser, parsemées de multiples péripéties, et qui se solderont par l'achat d'une esclave. Entretemps, Gérard fera connaissance de jeunes filles françaises, mais refusera de les épouser, en

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>22</sup> *Ibid.*, souligné dans le texte.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 157, souligné dans le texte.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 162.

considérant que « [...] ce ne serait pas la peine d'aller au Caire pour [se] marier dans une famille française. »<sup>25</sup> Après avoir acheté l'esclave, qui se montre fort peu docile par rapport à son « maître », Gérard, muni déjà du mot, « Tayeb », demande à Mme Bonhomme, une connaissance, de lui en apprendre un qui évoque le contraire du contentement et d'acceptation véhiculés par ce vocable aux connotations positives. Le mot demandé, « Mafisch », qui comprend « toutes les négations possibles »<sup>26</sup>, Gérard se souviendra aussitôt de l'avoir déjà entendu de la bouche de l'esclave...

L'apparence orientale de notre voyageur sera parachevée à l'occasion du pèlerinage à la Mecque. Songeant assister aux fêtes qui se préparaient pour l'arrivée des pèlerins, Gérard se décide, « pour les voir à [s]on aise, à prendre le costume du pays. »<sup>27</sup> Heureux propriétaire du manteau patriarcal, Gérard souhaite perdre complètement son « apparence chrétienne, afin de pouvoir assister à des fêtes mahométanes. »<sup>28</sup> Conduit par le peintre chez un barbier du quartier français du Caire, c'est chez celui-ci qu'il perd sa « chevelure européenne » et se fait tailler une barbe « selon la dernière mode de Stamboul »<sup>29</sup>.

L'approche du réel oriental chez Nerval démontre la grande élasticité de l'esprit de l'auteur du Voyage, son désir profond d'être l'autre, tous les autres rencontrés sur son chemin, d'en épouser les apparences pour en approfondir l'essence. « Se déguiser pour passer inaperçu et passer inapeçu pour mieux voir, tel est son dessein. De tous les voyageurs célèbres circulant pour l'agrément, Nerval est celui qui cherche le plus à n'être pas ce qu'il est, à se fondre autant qu'il est possible dans la masse anonyme des indigènes. »<sup>30</sup>, écrit Henry Bouillier. Dans cette démarche il y a de la curiosité, de la délicatesse et du respect pour l'ipséité de son prochain, si bien connus chez l'homme Nerval de son vivant, mais aussi le spectre d'une démultiplication qui n'est pas sans danger pour la raison nervalienne. A force de devenir ces autres, Nerval ne risque-t-il pas de perdre sur ce chemin les contours de

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 255.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 223.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 225.

<sup>30</sup> Henry Bouillier, « *Homo viator*. Gérard de Nerval et l'exotisme », in *Gérard de Nerval*, Paris, éd. L'Herne, 1980, p. 133.

son propre moi ?

### 3. Une géographie mystique : recherche de l'unité originelle

En entreprenant le voyage en Orient, Nerval avait un objectif double et en apparence contradictoire : d'une part, rassembler ses forces psychiques éparpillées lors de la crise qui venait de le frapper et prouver sa résistance à la maladie ; d'autre part ce voyage, par définition, justifiait l'épanchement du rêve dans la vie réelle, autrement dit, il permettait à Nerval, pour ainsi dire, d'être fou de façon légitime. Car l'Orient fait partie de cette géographie mystique qui alimente le rêve d'origine, d'unité et de renaissance qui anime, depuis toujours, l'imagination nervalienne, au risque de la faire s'égarer dans des sentiers sans issue.

L'Orient, c'est le berceau du monde et Nerval veut s'y retremper pour revivre une autre jeunesse spirituelle, après la fatigue de la vie réelle, dont il perçoit les contingences physiques et matérielles comme une véritable prison. A Genève, il écrit : « Où vais-je ? Où peut-on souhaiter d'aller en hiver ? Je vais au-devant du printemps, je vais au-devant du soleil... Il flamboie à mes yeux dans les brumes colorées de l'Orient. »<sup>31</sup> Et, peu de temps après, en relatant son voyage au docteur Labrunie, il ne manque pas d'évoquer avec beaucoup d'enthousiasme les magnifiques couchers du soleil de Syra et de Crète. « Véritablement le soleil est beaucoup plus brillant dans ces pays que dans le nôtre et il semble qu'on n'ait vu ce soleil-là que dans la première jeunesse, quand les organes étaient plus frais. C'est presque rajeunir de dix ans que de vivre ici. »<sup>32</sup> La métaphore du rajeunissement sous le soleil de l'Orient sera proprement obsédante dans le récit nervalien. Elle se conjuguera sous les espèces d'images du matin ou du printemps, tous les deux symbolisant l'importance du commencement et de l'innocence dans la pensée cosmogonique de Nerval. En décrivant les filles dont il fait connaissance en vue de son mariage, il souligne, inévitablement, leur aspect « printanier. »<sup>33</sup> L'une d'elles,

<sup>31</sup> Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, t. 1, *op. cit.*, p. 65.

<sup>32</sup> Lettre à son père, Le Caire, 18 mars 1843, in *Oeuvres complètes*, *op. cit.*, p. 1394.

<sup>33</sup> Gérard De Nerval, *Voyage en Orient*, t. 1, *op. cit.*, p. 85.

précise-t-il, avait le port « d'une jeune reine éclos au pays du matin. »<sup>34</sup> Rappelons enfin que Nerval intitulera l'un des deux mythes du Voyage « Histoire de la Reine du Matin... ». A travers l'union (consentie) de Balkis et d'Adoniram, issus, tous deux, de la race du feu, comme à travers celle (imposée), projetée mais non réalisée, d'Hakem avec Sétalmulc, Nerval exprime ses rêves de couple primordial et de pureté de la race qui s'inscrivent également dans son imaginaire de l'unité originelle, d'avant les divisions et les préjugés qui caractérisent l'humanité entrée dans l'âge de l'individualité et de la raison.

Mais cette obsession de l'originel, de l'indivis et de l'immaculé se manifeste avant tout dans le domaine religieux. La fascination par la multiplicité des cultes que Nerval étudie avec passion ne doit pas occulter à nos yeux la véritable intention du poète : retrouver leur source commune. Et c'est tout naturellement en Orient, « terre antique et maternelle où notre Europe, à travers le monde grec et romain, sent remonter ses origines »<sup>35</sup>, qu'il ira la chercher. « Religion, morale, industrie, tout partait de ce centre à la fois mystérieux et accessible, où les génies des premiers temps ont puisé pour nous la sagesse. »<sup>36</sup> Au Liban, une des étapes les plus enthousiastes de son périple, et dont Gérard le germaniste associe le nom à la vie (*leben*, en allemand), la présence du sacré lui paraît si intense qu'elle abolit en lui les dernières traces du doute hérité du siècle des Lumières. « [...], Qui oserait faire du scepticisme au pied du Liban ? Ce rivage n'est-il pas le berceau même de toutes les croyances du monde ? »<sup>37</sup>, demande-t-il. Les populations qui y cohabitent, et dont Gérard ne cesse de souligner le respect mutuel, résumant pour lui toutes les croyances et toutes les superstitions de la terre. « Moïse, Orphée, Zoroastre, Jésus, Mahomet, et jusqu'au Bouddha indien, ont ici des disciples plus ou moins nombreux... »<sup>38</sup>, note-t-il, fasciné par cet éclectisme religieux.

La coexistence pacifique de ces nombreux cultes réjouit Gérard, mais son constat relève encore des manifestations du multiple, de la forme, que Nerval

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 382.

<sup>38</sup> *Ibid.*, pp. 382-383.

cherche précisément à réduire à l'unique et au fond commun à toutes ces croyances. C'est par le biais d'un procédé intellectuel qui évoque les correspondances baudelairiennes, qu'il exprimera sa recherche et son intuition de cette source commune à toute l'humanité. Ainsi, par exemple, fasciné par les chansons des derviches, au Caire, et aidé dans leur compréhension par M. Jean, un commerçant ami, Gérard nuance à sa façon l'interprétation de celui-ci : « je trouvai bien plutôt aux autres vers qu'il me cita une certaine ressemblance avec le Cantique des Cantiques. »<sup>39</sup> Assistant à l'exposé d'un savant berlinois sur les Pyramides, les épreuves et la récompense de l'initié triomphant – « une femme, une vierge innocente, si jeune qu'elle semblait elle-même sortir d'un rêve matinal et pur »<sup>40</sup> pour compagne – Gérard constate : « il me semble, [...], que vous me racontez là l'histoire d'Adam et d'Eve. »<sup>41</sup> Enfin, ce propos de notre voyageur voulant démontrer les analogies entre le Coran et l'Ancien et le Nouveau Testament, à un missionnaire anglais, embarqué avec lui pour Acre : « Les musulmans honorent le Christ comme prophète, sinon comme dieu ; ils révèrent la Kadra Myriam (la Vierge Marie), et aussi nos anges, nos prophètes et nos saints ; d'où vient donc l'immense préjugé qui les sépare encore des chrétiens et qui rend toujours entre eux les relations mal assurées ? »<sup>42</sup>

Par ailleurs, le désir obsédant d'établir une mystique de l'unité entre les hommes et le monde dépasse largement le domaine religieux, dans le Voyage en Orient. Innombrables sont en effet les correspondances établies par Nerval tout au long de son oeuvre, dans différents domaines de la vie humaine. A part les analogies religieuses, très souvent, elles se manifestent par la perception nervalienne d'un simultanésisme de lieux, de sons ou d'ambiances se répondant « comme de longs échos qui de loin se confondent dans une ténébreuse et profonde unité. »<sup>43</sup> La

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 111.

<sup>43</sup> Charles Baudelaire, *Correspondances*, in *Les Fleurs du Mal*, Paris, éd. Librairie Générale Française, 1999, p. 55.

Constance est ainsi une petite Constantinople<sup>44</sup>, aux yeux de Nerval ; Munich lui fait penser à Florence<sup>45</sup> et Vienne au Paris du XVIIIe siècle.<sup>46</sup> A Smyrne, Gérard fait une quarantaine, dans un jardin « qui ressemble à la rade de Toulon »<sup>47</sup> et il voit Scutari comme le faubourg Saint-Germain de Constantinople.<sup>48</sup> Le son d'une cornemuse au Caire réveille en lui « l'idée d'un vieux Noël bourguignon ou provençal »<sup>49</sup>, tandis que les langues méridionales lui rappellent les vieilles chansons de campagne de France<sup>50</sup>. Il n'y a pas jusqu'aux... légumes qui ne subissent la volonté de Gérard de faire correspondre les manifestations de la réalité humaine d'un endroit à l'autre du globe.

L'on ne finirait pas de recenser ainsi toutes les analogies suggérées au fil du Voyage. Mais ce procédé témoigne invariablement du rêve nervalien de retrouver l'unité perdue à travers les perceptions du multiple symbolisées par la Tour de Babel. Abolir les divisions religieuses, linguistiques et culturelles afin de retrouver un lien ineffable mais d'autant plus profond : telle apparaît en effet l'intention de la démarche nervalienne.

#### 4. Voyage dans les mythes

La quête d'identité dans le Voyage en Orient s'exprime aussi et peut-être surtout dans l'écriture palimpseste des deux légendes insérées dans le récit nervalien : « Histoire du Calife Hakem » et « Histoire de la Reine du Matin et de Soliman, prince des génies ». Les deux récits enchâssés s'incrivent parfaitement dans la mythologie personnelle de Nerval, au sein de laquelle on distingue notamment des interrogations sur la question de la folie, du génie créateur, d'une dimension surnaturelle de l'existence humaine ou encore du rôle salvateur d'une figure féminine, inspirée sûrement de l'image maternelle chez Nerval. Selon Jeanne-Marie Durry, pour Nerval, « [...] le mythe, quand il en use lui-même, est la forme qui lui

<sup>44</sup> Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, t. 1, *op. cit.*, p. 70.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>47</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 153.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 225.

<sup>49</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 152.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 323.



permet de se raconter – de raconter son âme – sans impudeur de visible confession. Sa décence lui a fait dénoncer plusieurs fois comme une maladie du siècle le goût des autobiographies, des mémoires, et des confessions ou confidences. »<sup>51</sup>

Hakem, comme d'autres protagonistes du premier récit, est un personnage historique : calife d'Égypte et de Syrie vers l'an 1000, il s'est proclamé Dieu. Comme l'écrit Paul Bénichou, le mythe que Nerval inclut dans le Voyage en Orient « adopte en gros ces personnages et cette histoire, mais en les accompagnant de circonstances et de motivations qui les annexent à son propre univers. »<sup>52</sup>. Il en est de même avec la seconde légende, celle qui met en scène le génial forgeron Adoniram, inspiré de la franc-maçonnerie et qui reflète les rêves démiurgiques de Nerval.

#### 4.1. Sous le signe de Saturne : « Histoire du Calife Hakem »

Arrivé dans un okel (refuge) où on consomme du hachich, le calife, déguisé en fellah, rencontre Yousouf, son double. Ensemble, ils consomment de la pâte miraculeuse, dont les effets resserrent leurs liens mystérieux et les prédisposent aux confidences : tous deux aiment, sans le savoir, la même femme, une figure céleste, d'un amour qui n'a rien des impuretés terrestres. Un prêtre qui invite les fidèles à un sacrifice religieux en l'honneur d'Hermès et d'Agathodaemon, provoque la colère de Hakem qui déclare que c'est lui-même qui est Dieu. Un jour, déguisé en esclave, il entend le mécontentement des citoyens affamés. Un vieillard aveugle lui demande d'aider le peuple, en sa qualité de Dieu, ensuite jette de l'or dans la foule, qui l'attrape et va chez le boulanger pour acheter du pain. Celui-ci en vend très cher, ce qui provoque la colère du calife. Peu de temps après, Hakem déclare à sa soeur Sétalmulc son intention de l'épouser. Choquée, la jeune femme se confie au vizir Argévan. Lors d'un conseil, Hakem annonce qu'il va couper la tête à tous les ulémas qui vendent le blé trop cher ou qui le gardent pour eux, en période de disette. La foule est enthousiaste et acclame la justice de son seigneur. Celui-ci se rend à

<sup>51</sup> Jeanne-Marie Durry, *Gérard de Nerval et le mythe*, Paris, éd. Flammarion, 1956, p. 76.

<sup>52</sup> Paul Bénichou, *L'école du désenchantement*, Paris, éd. Gallimard, 1992, p. 346.

nouveau à l'okel pour s'adonner à l'orgie du hachich en compagnie de Yousouf. C'est à ce moment-là qu'Argévan débarque avec ses gardes et fait mettre Hakem au Moristan, un asile d'aliénés. Au Moristan, des bruits d'une guerre imminente courent. Hakem arrive à se faire libérer par les gardiens, découvre les complots et les trahisons des dirigeants du Caire et invite le peuple à mettre le feu à la ville corrompue. Beaucoup de gens meurent cette nuit-là, y compris Argévan, ennemi juré de Hakem. Ce dernier rentre au palais dans l'intention de reparler à sa soeur de leur mariage, mais découvre, avec surprise, une ambiance de fête et un autre calife, qui lui ressemble comme un frère, aux côtés de Sétalmulc. Assis au bord du Nil, il rencontre Yousouf qui lui raconte son amour pour Sétalmulc. Curieusement, loin de se montrer jaloux, Hakem est ému par le récit de son ami et se promet de bénir ce mariage. Il n'en aura cependant pas le temps : au cimetière près du Mokatam, où il se rend, trois sbires se jettent sur lui pour le poignarder. En effet, Sétalmulc a demandé à Yousouf de tuer Hakem, mais Yousouf a reconnu son compagnon de l'okel et est mort avec lui, tué par les deux autres.

Histoire du calife Hakem est une alliance de nombreux thèmes chers à la mythologie personnelle de Nerval, tels que aspiration à un amour surnaturel et impérissable (symbolisé par les visions d'une femme connue de toute éternité) ; pureté de la race (le projet d'Hakem d'épouser sa propre soeur) ; recherche d'une protectrice céleste (toutes les femmes chez Nerval renvoient au fond à une seule : sa mère, décédée quand il avait deux ans et dont il ne cesse, depuis, d'invoquer la bienveillante figure) ; importance du souvenir et du rêve ; enfin le motif du double ayant, dans le conte en question, deux représentants : positif (Yousouf) et négatif (Argévan). S'il est difficile d'approfondir ces thèmes en eux-mêmes dans le cadre de cette contribution, il est néanmoins aisé de leur trouver un dénominateur commun : la question de la folie. En effet, le mythe d'Hakem apparaît comme une vaste interrogation sur cette problématique, en étroite relation avec le propre cas de Nerval, le motif d'internement au Moristan et de la prétendue démence d'Hakem étant étrangers au personnage historique.

Hakem et Nerval sont des incompris, aspirant à la reconnaissance sociale et

spirituelle. Tous deux sont nés sous le signe de Saturne, planète des mélancoliques, les plus exposés au risque de la folie, dans l’imaginaire de la Renaissance<sup>53</sup>. La folie, Nerval en a fait, comme on sait, à plusieurs reprises, la douloureuse expérience. Les deux crises majeures de sa démence datent respectivement de 1841 et 1853, cette dernière précédant directement son suicide par pendaison, le 26 janvier 1855, rue de la Vieille Lanterne. De nombreux parallèles sont à relever entre l’internement de Hakem au Moristan et celui de Nerval dans la clinique du docteur Blanche. En décrivant le Moristan, où Hakem, qui se croit Dieu et qui songe à épouser sa soeur, est mis de force par Argévan, Nerval constate non sans humour : « Hakem, en s’éveillant le lendemain dans une cellule, comprit bien vite qu’il n’avait rien à gagner à se mettre en fureur ni à se dire le calife sous des vêtements de fellah. D’ailleurs, il y avait déjà cinq califes dans l’établissement et un certain nombre de dieux. »<sup>54</sup> On se rappelle que, dans leur examen de la santé mentale de Nerval, les médecins de la clinique avaient conclu à la « démonomanie » et la « théomanie » de leur patient. Dans cette évocation de l’état d’esprit d’Hakem, le lendemain de son hospitalisation, on constate également l’entière lucidité de l’interné : « il comprit bien vite »... N’est-ce pas là, l’état d’esprit de Nerval lui-même tout au long de ces crises, et qu’il ne cesse de revendiquer auprès de médecins et d’amis inquiets pour sa santé ? Dans sa correspondance, Nerval assure que, malgré les graves ébranlements de son équilibre psychique, il est toujours resté conscient. Tout comme Nerval, un fou pensant parmi des fous vulgaires, Hakem, observant les autres théomanes et démonomanes, se sentait « seul maître de sa raison au milieu de ces intelligences égarées, [...] »<sup>55</sup>, ce qui – ambivalence qui est, encore une fois, celle même de

<sup>53</sup> Il est dit dans le *Voyage en Orient* que « Saturne » était « la planète de Hakem », (t. 2, p. 84), qui s’adonnait, par ailleurs, régulièrement à l’astrologie, science occulte en étroite relation avec la mélancolie pour les Renaissants. Nerval, quant à lui, dont on a plus besoin de démontrer la filiation saturnienne, commentant le cadre de sa vie orientale, s’écrie, dans son récit : « Que notre vie est qch d’étrange ! [...]: tout cela me surprend, me ravit... ou m’attriste, selon les jours ; car je ne veux pas dire qu’un éternel été fasse une vie toujours joyeuse. Le soleil noir de la mélancolie, qui verse des rayons obscurs sur le front de l’ange rêveur d’Albert Dürer, se lève aussi parfois aux plaines lumineuses du Nil, comme sur les bords du Rhin, dans un froid paysage d’Allemagne. » (t.1, p.193). Au sujet de Saturne, planète associée à la mélancolie, voir Raymond Klibansky, Erwin Panofsky et Fritz Saxl, *Saturne et Mélancolie*, Paris, éd. Gallimard, 1989.

<sup>54</sup> Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, t. 2, *op. cit.*, p. 86.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 88.

Nerval – ne l’empêchait pas de vouloir sortir « au plus tôt de cette indigne situation. »<sup>56</sup>

Le mythe nervalien du calife Hakem n’est pas sans évoquer un autre texte fondamental de l’histoire des idées sur la mélancolie et la folie : *Sur le rire et la folie* d’Hippocrate. Ce dernier est appelé par les habitants d’Abdère à venir soigner l’un des leurs, le sage Démocrite, devenu fou, selon ses concitoyens. La folie de Démocrite se manifeste, selon eux, par son goût immodéré de la solitude et un rire inopiné, comme seule réaction à tout ce qui l’entoure. Hippocrate, le plus grand médecin de l’Antiquité, prend très à coeur sa mission, se documente sérieusement, consulte ses confrères, avant d’affronter le cas de son célèbre patient, adonné, au moment de leur recontre, à la dissection d’animaux, ayant pour but la recherche du siège de la bile noire, substance imaginaire de la mélancolie. Tout cela pour conclure non à la folie mais bien à l’extrême sagesse de l’illustre misanthrope, après que celui-ci lui a exposé les raisons de son rire : les vices de la nature humaine et les bassesses de la société des hommes, marionnettes au théâtre du Mal. « Voici donc la cible de mon rire : les hommes insensés, que je condamne à expier leur méchanceté, leur avarice, leur instabilité, leur haine, leurs traquenards, leurs complots, leur envie – rude tâche que de passer en revue tout ce qu’invente l’habileté du mal : là aussi, on trouve une sorte d’infini ! »<sup>57</sup>

C’est dans le discours d’Hakem adressé au peuple suite aux rumeurs de l’invasion du Caire par l’ennemi, que cette filiation du personnage nervalien avec le plus célèbre des rieurs mélancoliques se laisse le mieux constater. En effet, les codétenus du Moristan, dont il est écouté et respecté religieusement, ont appris à Hakem le véritable fonctionnement de la ville administrée par Argévan, lors de sa minorité : y règnent la corruption, les complots, les alliances de riches, l’exploitation des pauvres, et maintenant la ville est vendue aux étrangers. Hakem se fait libérer par les gardiens et se rend à la mosquée où il est acclamé Allah. Dénonçant, dans son discours, les temps « où la vertu devient crime, où la sagesse devient folie, où la

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>57</sup> Hippocrate, *Sur le rire et la folie*, trad. d’Yves Hersant, Paris, éd. Rivages, 1989, pp. 90-91.

gloire devient honte, tout ainsi marchant au rebours de la justice et de la vérité »<sup>58</sup>, il exhorte le peuple à s'emparer de la ville et à y mettre le feu. « A vous, enfants, cette ville enrichie par la fraude, par l'usure, par les injustices et la rapine ; à vous ces trésors pillés, ces richesses volées. Faites justice de ce luxe qui trompe, de ces vertus fausses, de ces mérites acquis à prix d'or, de ces trahisons parées qui, sous prétextes de paix, vous ont vendus à l'ennemi. »<sup>59</sup> L'encendie et le sac de la ville durent trois jours, jours terribles où « la vengeance du ciel [use] des armes de l'enfer »<sup>60</sup>, et pendant lesquels le détestable Argévan meurt parmi tant d'autres traîtres. Selon le cheik rapportant l'histoire d'Hakem, au moment de la mort du vizir, « les hôtes du Moristan, doués de cette seconde vue particulière aux insensés, s'écrièrent qu'ils voyaient dans l'air Eblis (Satan), qui, sorti de la dépouille mortelle d'Argévan, appelait à lui et ralliait dans l'air les démons incarnés jusque-là dans les corps de ses partisans. »<sup>61</sup>

« Histoire du calife Hakem », telle qu'elle apparaît dans le *Voyage en Orient*, est inspirée par l'expérience de la folie de Nerval, mais les parallèles entre Nerval et Hakem ne sont pas purement factuels. La folie du calife, tout comme la folie de Démocrite et tout comme c'était le cas de la folie de Nerval génère avant tout une réflexion sur la structure profonde, le fonctionnement et les valeurs de l'humanité. On se souvient d'Hippocrate rêvant, avant son intervention, d'une belle grande femme qu'il rencontre et qui lui annonce qu'ils se retrouveront le lendemain chez Démocrite ; son nom est « La Vérité »<sup>62</sup>. Une autre apparaît aussitôt, qui avance avec « un air plus hardi »<sup>63</sup> : elle se nomme « l'Opinion »<sup>64</sup>. Contrairement aux psychiatres du conte de Nerval, dont il fait dans son oeuvre une acerbe caricature, le médecin antique, lui, sait, fort heureusement, interpréter son rêve : « en Démocrite, on trouve la vérité de la santé, tandis que l'opinion de sa maladie réside chez les

<sup>58</sup> Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, t. 2, *op. cit.*, p. 93.

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> Hippocrate, *Sur le rire et la folie*, *op. cit.*, p. 63.

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> *Ibid.*

Abdéritains. »<sup>65</sup> Le sens de *Sur le rire et la folie* est donc paradoxal : l'« opinion » peut se tromper, le « fou » peut être dans le vrai. Dans le mythe nervalien, c'est Argévan qui représente ladite opinion, lorsqu'il vient arrêter Hakem, « ce fou qui se croit le calife »<sup>66</sup>, pour le mettre au Moristan. Il n'empêche : c'est ce prétendu « fou » qui, une fois démasquée la politique corrompue du vizir dans la ville du Caire, prononce un discours de calife qui l'inscrit dans la prestigieuse lignée des grands mélancoliques, lucides d'une intelligence quasi divine, n'hésitant pas à se placer au rebours de l'opinion commune qui, elle, se nourrit de mensonges et d'illusions. « Était-ce comme souverain, était-ce comme dieu que le calif s'adressait ainsi à la foule ? Certainement il avait en lui cette raison suprême qui est au-dessus de la justice ordinaire [...] »<sup>67</sup>, analyse le conteur. De son côté, Hippocrate, ébloui par la sagesse de Démocrite, a pour tout commentaire : « [...] à mes yeux, [...], il avait l'air d'un dieu »<sup>68</sup>. Dès lors, comment douter de la sincérité de Nerval lorsqu'il affirme à ses amis que ce que l'opinion commune appelle sa « folie » n'était pour lui qu'une sorte de visite au ciel qui, non seulement ne l'a pas empêché de garder toute sa lucidité mais qui, de surcroît, a considérablement intensifié son génie créateur ?...

Aussi ambiguë que soit Hakem tout au long du mythe nervalien – homme, dieu, sage, fou, démon ? – son discours de guerre trahit la même indignation que celle qui anime le rire de Démocrite : les deux « fous » mélancoliques condamnent sans appel la corruption, l'amour de l'argent, les complots, l'hypocrisie régnant au sein de la société des hommes qui acceptent cet état sans se révolter, et revendiquent l'avènement du bien sous les espèces de l'égalité, d'un nouveau partage des richesses, de la justice et de la tolérance. Aussi, la « politique » d'Hakem a une dimension métaphysique, celle qui impulse naturellement toute mélancolie de haut vol : elle équivaut à la lutte du bien contre le mal.

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, pp. 63-64.

<sup>66</sup> Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, t. 2, *op. cit.*, p. 85.

<sup>67</sup> *Ibid.*, pp. 93-94.

<sup>68</sup> Hippocrate, *Sur le rire et la folie*, *op. cit.*, p. 100.

#### 4. 2. Le dualisme gnostique et l'hérésie chrétienne dans « Histoire de la Reine du Matin et de Soliman prince des génies ».

Adoniram, un architecte au service du roi Soliman Ben-Daoud (Salomon, fils de David), est un personnage sombre, torturé, mystérieux, à l'âme inquiète et aux rêves de démesure. Soliman, quant à lui, a toutes les caractéristiques « d'un monarque satisfait de sa propre grandeur. »<sup>69</sup> Ce dernier reçoit la visite de Balkis, la reine du Matin. Balkis visite la caverne où Adoniram, aidé de ses ouvriers, travaille à la fonte de la mer d'airain, et subit inéluctablement le charisme surnaturel du créateur. Soliman, inquiet de l'intérêt qu'il sent naître chez la Reine pour Adoniram, rappelle, dans sa soumission à Adonaï (Jéhovah), que l'homme ne doit point défier celui-ci par ses oeuvres. Il ira jusqu'à ourdir un complot afin de faire échouer l'entreprise grandiose de celui qu'il perçoit déjà comme un rival. Trois des ouvriers d'Adoniram sont corrompus par Soliman et causent volontairement des dysfonctionnements dans la fonte, à l'origine de la mort de centaines de personnes. A la vue de ce terrible spectacle qui se déroule sous les yeux de Balkis et qui plonge Adoniram dans l'humiliation, Soliman s'écrie: « Jéhovah l'a châtié ![...] ... et il me punit, par la mort de mes sujets, de ma faiblesse, de mes complaisances pour un monstre d'orgueil. »<sup>70</sup>

C'est à ce moment-là qu'a lieu le délire d'imagination d'Adoniram. Il voit une apparition sortir de la mer d'airain et se présenter comme : « L'ombre du père de [s]es pères, l'aïeul de ceux qui travaillent et qui souffrent. »<sup>71</sup> Tubal-Kaïn, – car c'est de lui qu'il s'agit – entraîne Adoniran « au centre de la terre »<sup>72</sup>. « C'est là qu'expire la tyrannie jalouse d'Adonaï, là qu'on peut, sans périr, se nourrir de fruits de l'Arbre de la Science »<sup>73</sup>, lui assure-t-il. Adoniram est ainsi introduit dans le sanctuaire du feu, d'où provient la chaleur de la terre, qui, sans elle, périrait de froid, et assiste au récit de la création du monde du point de vue de Kaïn. Avant d'être celui par qui le meurtre est apparu sur la terre, Kaïn fut lui-même victime. Travaillant sans cesse à se rendre maître d'une terre hostile, depuis la perte de l'Eden, il avait fait de sa vie un

<sup>69</sup> Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, t. 2, *op. cit.*, p. 244.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 282.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 285.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 286.

sacrifice, sans avoir pour autant la reconnaissance d'Adonaï. En effet, Jéhovah lui préférerait Habel : il l'a démontré le jour où il a refusé l'offrande de Kaïn, des gerbes de blé que celui-ci avait fait éclore, grâce à son labeur. « C'est ainsi que ce Dieu jaloux a toujours repoussé le génie inventif et fécond, et donné la puissance avec le droit d'oppression aux esprits vulgaires. »<sup>74</sup>, conclut Kaïn, plein d'amertume. Et de haranguer sur la race kaïnite devant un Adoniram en proie au plus vif étonnement : « Génies bienfaisants, auteurs de la plupart des conquêtes intellectuelles dont l'homme est si fier, nous sommes à ses yeux les maudits, les démons, les esprits du mal. Fils de Kaïn ! subis ta destinée ; porte-la d'un front imperturbable, et que le Dieu vengeur soit atterré de ta constance. »<sup>75</sup> Tubal-Kaïn aide Adoniram à corriger les actes malveillants des traîtres corrompus par Soliman et à mener à bien son projet grandiose de la mer d'airain. Auréolé d'un triomphe sans précédant, pour seule récompense, Adoniram, indifférent aux honneurs pour lesquels il n'est point né, demande à Soliman la liberté de « courir le monde » et d'« accomplir ses destinées ». Cette liberté lui sera accordée, mais Adoniram n'échappera pas à son destin : il sera aussitôt assassiné par les trois sbires envoyés par le despote.

La légende d'Adoniram frappe avant tout par une interprétation hétérodoxe des origines chrétiennes de l'humanité et de son génie créateur. Dans sa relecture de récits cosmogoniques, comme le note Max Milner, Nerval rejoint les réflexions éminamment romantiques « sur le caractère satanique de l'art »<sup>76</sup>. En effet, la théologie chrétienne « officielle » dénonce un péché originel qui fait perdre le paradis à Adam et Eve, suite à la transgression par eux de l'interdit divin de goûter au fruit défendu. Dans cette déchéance de la félicité paradisiaque dont le couple primordial fait l'expérience, traditionnellement, l'accent est mis, d'une part, sur la largesse de Dieu – qui octroie un jardin féerique à sa créature, avec une infime réserve portant sur l'interdiction d'approcher un seul arbre, l'arbre de la Science ; d'autre part, sur la désobéissance, la mauvaise curiosité et l'orgueil du premier homme qui l'ont incité à ne pas respecter le décret par lequel Dieu entendait le

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 290.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 296.

<sup>76</sup> Max Milner, *Le Diable dans la littérature française*, t. 2, Paris, éd. Corti, 1960, p. 296.



maintenir dans un état d'innocence et le protéger de l'acquisition de la connaissance du bien et du mal, facteur ultérieur de péché et de souffrance. C'est plus précisément le satan, transformé en serpent, qui a réussi à éveiller la curiosité du premier homme pour le fruit défendu en lui promettant qu'après y avoir goûté, il deviendra égal à Dieu... La transgression de la volonté divine consommée, Jéhovah chasse l'homme du paradis et le condamne à une existence pleine de souffrance, de peine et de dur labeur qui sera dorénavant le fait de tous ses descendants.

Si nombre de penseurs à travers les siècles se sont montrés nostalgiques du paradis perdu, en accusant l'homme de sa prévarication et en appréciant la volonté divine de garder celui-ci à l'abri de la connaissance, tel n'est assurément pas le cas de Nerval. Comme le montre le mythe d'Adoniram, l'auteur du *Voyage en Orient* se place délibérément du côté du serpent tentateur et de l'homme bravant l'interdit d'un Dieu considéré comme jaloux de ses prérogatives. Dans le syncrétisme religieux de ce mythe, on retrouve certains accents gnostiques, comme l'idée de deux dieux : le bon (le charismatique et le génial Adoniram) et le mauvais (l'égoïste et le vengeur Adonai), et surtout l'identification au fils révolté, figure vénérée notamment par les Gnostiques, les Ophites, les Lucifériens et les Caïnites<sup>77</sup>. Pour Nerval, le biblique serpent joue clairement le rôle de l'antique Prométhée qui vole le feu aux dieux afin d'en faire don aux humains. Le serpent ouvre la voie de la connaissance aux hommes. Grâce à lui, « l'homme a quitté son monde d'innocence pour un monde de contrastes, duel et ambivalent [...]. L'homme aurait pu connaître la lumière éternelle. Le serpent lui a fait connaître le jour et la nuit... »<sup>78</sup>. Une nouvelle ère s'ouvre ainsi, celle du génie de l'homme qui, lui aussi, accède au statut de démiurge, jusque là si jalousement gardé par Adonai. Cette intelligence qui crée, bâtit, forge les métaux, fonde les sociétés, cette race qui souffre et qui jouit a un porte-parole dans le mythe nervalien – Kaïn, et un descendant – Adoniram. A l'opposé de cette race « rouge », race « du feu », race sensuelle, courageuse, généreuse, passionnée et amoureuse de la connaissance, qui, par ses nobles oeuvres, a si dignement répondu à la malédiction

<sup>77</sup> Rosette Dubal, *La Psychanalyse du Diable*, Paris, éd. Corrêa, 1953.

<sup>78</sup> Virginie Gimaray, *Le Serpent*, Puiseaux, éd. Pardès, 2003, p. 86.

divine, Soliman, lui, apparaît comme une créature du limon, fidèle image, serviteur et complice du pâle, faible et jaloux Adonaï. C'est ce dont ne tarde de se rendre compte Balkis, elle-même issue, comme Adoniram, de la race kaïnite. La Reine du Matin méprisera les avances, par ailleurs, calculées, de Soliman, se rendant compte de l'amour qu'elle ressent pour son ouvrier. De leur très brève union naîtra un enfant qui, à son tour, assurera la continuité de la race.

Outre la signification théologique et anthropologique du mythe d'Adoniram inclu dans le *Voyage en Orient*, on peut déceler dans cette légende un sens plus personnel à Nerval. Il est évident que l'auteur se projette dans la fascinante figure d'Adoniram et que ce mythe trahit, là encore, un certain nombre de ses obsessions. Il y a, tout d'abord, le thème central de l'oeuvre nervalienne : le rêve, ou plutôt la constante interrogation sur les rapports entre le rêve, la réalité et la folie. Tout comme Nerval, en proie à la maladie mentale, due à l'épanchement du rêve dans la vie réelle, Adoniram, sur le chemin vers le centre de la terre avec Tubal-Kaïn, connaît des états d'esprit semblables à ceux de l'auteur du *Voyage*. « Plus ils s'avançaient dans la région profonde du silence et de la nuit, plus Adoniram doutait de lui-même et de la réalité de ses impressions »<sup>79</sup>, lisons-nous. De même, à la fin de ce singulier « voyage », initié aux mystères de sa race, et plein d'étonnement, il se demande : « était-ce donc un rêve ? »<sup>80</sup> La découverte par Adoniram de son appartenance à une lignée si prestigieuse renvoie ensuite au mythe personnel de Nerval, qui, fasciné par la généalogie, aimait à croire qu'il descendait de quelque grande et prestigieuse famille. Enfin, comment ne pas voir dans la relation d'Adoniram et de Soliman la transposition du difficile rapport de Gérard avec son propre père. Le fils ressentant en lui le feu sacré, une vocation littéraire, un amour organique pour son oeuvre, a dû en effet faire face aux nombreux préjugés d'un père froid et autoritaire cherchant pendant longtemps à le dissuader de poursuivre cet appel.

Tout comme c'était le cas de l'histoire du calife Hakem, une relation de

<sup>79</sup> Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, t. 2, *op. cit.*, p. 285.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 297.

fraternité intellectuelle et spirituelle lie Nerval à Adoniram. Le génial métallurgiste, avec un cerveau « bouillonnant comme une fournaise »<sup>81</sup> et rêvant de travaux gigantesques, ne peut qu'être un subtil porte-paroles de Nerval dont l'oeuvre et les rêveries, comme on sait, sont placées sous la symbolique du feu.

### **Conclusion : Amer savoir : le surgissement du *même* ...**

Comme tous les romantiques, Nerval était animé par la quête de la connaissance des mystères de sa nature et par l'aspiration à un idéal. En 1843, c'est en terre d'Orient, associée au soleil, au printemps, à la renaissance qu'il est allé se retrouver. Si ce long et fatigant voyage a pu assurer son entourage sur son état de santé physique et mentale, spirituellement, il aboutit, in fine, à un sentiment de désenchantement. En effet, malgré tout l'enthousiasme de la démarche nervalienne d'explorer réalités et mythes orientaux à travers les fascinantes manifestations du multiple afin de rallier l'unique et l'originel, c'est à la désillusion et au très baudelairien surgissement du même – synonyme d'ennui<sup>82</sup> – que Nerval doit faire face tout au long de son périple.

Cette expérience commence déjà en Suisse, où Gérard se sent déçu par Constance qu'il veut quitter au plus vite, afin de « ne pas gâter davantage [cette ville] dans [s]on imagination. »<sup>83</sup> Elle se reproduit avec plus de force encore – car plus grande était l'attente de ce moment – à Cythère, île de Vénus, celle du Songe de Polyphile aussi, aux portes de l'Orient, où notre voyageur a beau chercher les charmants bosquets et les bergers de Watteau avec leurs navires ornés de guirlandes ; c'est encore le trivial touriste anglais – parfait opposé du rêve nervalien de beauté, de poésie et de volupté – qui concentre toute l'ironie de Gérard : au lieu d'habitants d'un paradis terrestre, Gérard n'y aperçoit en effet « qu'un gentleman qui tirait aux bécasses et aux pigeons, et des soldats écossais blonds et rêveurs, cherchant peut-être

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 236.

<sup>82</sup> « Amer savoir, celui qu'on tire du voyage! / le monde monotone et petit, aujourd'hui, / hier, demain, toujours, nous fait voir notre image/ Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui. » (Charles Baudelaire, *Voyage*, in *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p. 190).

<sup>83</sup> Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, t. 1, *op. cit.*, p. 71.

à l'horizon les brouillards de leur patrie. »<sup>84</sup> Contemplant cette image décevante de Cythère, autrefois berceau de mythes et source d'inspiration pour peintres et écrivains, Nerval conclut cette étape de son voyage par des pensées bien amères : « Voici mon rêve ... et voici mon réveil ! Le ciel et la mer sont toujours là ; le ciel d'Orient, la mer d'Ionie se donnent chaque matin le saint baiser d'amour ; mais la terre est morte, morte sous la main de l'homme, et les dieux se sont envolés ! »<sup>85</sup>

L'Orient même n'est pas épargné par ce genre de cuisantes désillusions, aux yeux de Nerval, pour ne citer que l'une des plus significatives d'entre elles : la découverte, dans la ville des mille et une nuits, pays de beauté et de sensualité féminines, des almées ... mâles. « O vie orientale, voilà de tes surprises ! et moi, j'allais m'enflammer imprudemment pour ces êtres douteux, je me disposais à leur coller sur le front quelques pièces d'or, selon les traditions les plus pures du Levant... »<sup>86</sup>, s'écrie Gérard, terrifié par ce singulier aspect de la réalité orientale.

Pays, villes, paysages, femmes, rien n'échappe au désanchement et au sentiment d'universelle équivalence de Nerval. Surtout pas Dieu, que tout au long du Voyage, Gérard ne cesse de chercher et d'interroger, au moyen d'un syncrétisme religieux charriant christianisme, judaïsme, islam, gnose, religion druse, franc-maçonnerie et autres croyances et hérésies. On a droit, dans son oeuvre, à toutes sortes de références savantes dans ce domaine, auxquelles Gérard l'érudit semble adhérer indifféremment dans une espèce de soif d'absolu, presque nihiliste avant l'heure, mais, au final, on sort de la lecture de son récit avec l'impression que c'est à travers le point de vue de la simple, généreuse et pragmatique Madame Carlès que Gérard exprime sa pensée la plus profonde en matière religieuse. Celle-ci, à la tête d'une école française de jeunes filles à Beyrouth, à qui Gérard confie l'éducation de l'esclave achetée au Caire, espère convertir la jeune musulmane au christianisme. Son argumentaire, le voici : « Vois-tu, ma fille, tous les bons dieux de chaque pays, c'est toujours le bon Dieu. Mahomet est un homme qui avait bien du mérite... mais

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 201.

Jésus-Christ est bien bon aussi ! »<sup>87</sup> C'est aussi Madame Carlès qui énoncera, en d'autres circonstances, tel un porte-paroles de Nerval, cet autre verdict sans appel : « quand on croit à tout, on ne croit à rien. »<sup>88</sup>

Dieu est le même et Dieu est partout, « quelque nom qu'on lui donne, [...] »<sup>89</sup> Tout comme, finalement, les « mêmes »<sup>90</sup> sont, pour Nerval, où qu'il aille, les femmes et les peuples. Pourquoi alors cette course effrénée vers l'ailleurs, censé faire surgir une « vérité », un « idéal » ô combien illusoires? A cause de la mélancolie inhérente à notre finitude qui fait que nous sommes des êtres incomplets, incapables de trouver le bonheur ici et maintenant et convoitant sans cesse ce que nous ne possédons pas. Nerval signale cette vérité mélancolique par la référence à une pièce de Henri Heine où on lit « l'apologue d'un sapin du Nord couvert de neige, qui demande le sable aride et le ciel de feu du désert, tandis qu'à la même heure un palmier brûlé par l'atmosphère aride des plaines d'Egypte demande à respirer dans les brumes du Nord, à se baigner dans la neige fondue, à plonger ses racines dans le sol glacé. »<sup>91</sup> Nous rencontrons la même réflexion dans une lettre à Théophile Gautier, dans laquelle Nerval expose à son ami ses désillusions après son retour d'Orient. « [...] O mon ami, que nous réalisons bien tous les deux la fable de l'homme qui court après la fortune et de celui qui l'attend dans son lit. Ce n'est pas la fortune que je poursuis, c'est l'idéal, la couleur, la poésie, l'amour peut-être et tout cela t'arrive à toi qui restes, en m'échappant à moi qui cours. [...], j'ai déjà perdu, royaume à royaume et province à province, la plus belle moitié de l'univers, et bientôt je ne vais plus savoir où réfugier mes rêves ; mais c'est l'Egypte que je regrette le plus d'avoir chassée de mon imagination, pour la loger tristement dans mes souvenirs ! »<sup>92</sup>

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 362.

<sup>88</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 54.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>90</sup> C'est en voyant un groupe de femmes excitées devant un stand d'étoffes au Caire que Gérard constate : « Les femmes sont les mêmes partout » (t. 1, p. 177). Et, assistant à un spectacle de marionnettes intitulé Caragueuz, en Turquie, il écrit au sujet d'un tour joué par le personnage à la police : « Cette facétie est pareille à celles que nos légendes populaires attribuent à Jean de Calais, ce qui prouve que tous les peuples sont les mêmes ». (t. 2, p. 210).

<sup>91</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 30.

<sup>92</sup> « A mon ami Théophile Gautier », Journal de Constantinople, 6 septembre 1843, cité in Jacques

Le rêve, l'imagination – Nerval dirait aussi la nostalgie – d'un autre monde nous poussent à explorer la terre dans l'espoir d'une vie autre et meilleure non pas matériellement, non pas même culturellement, mais bien métaphysiquement parlant. Mais accéder à cette modalité et cette qualité d'existence n'est pas chose aisée, toute l'érudition du monde ne saurait y suffir si le mystère de la foi n'accompagnait cette démarche. Cette grâce-là est évidemment absente du panthéisme romantique de Nerval, qui, assoiffé de croyances diverses et variées, de façon significative, à plusieurs reprises, se montre fort ironique par rapport au catholicisme qu'il représente, au point, par exemple, de refuser d'entrer dans l'église Saint-Georges en Grèce afin de ne pas « braver la colère d'Apollon »<sup>93</sup>. Le Voyage en Orient de Nerval, oeuvre romantique par excellence, n'échappe pas à l'écueil de l'illusion. Le rêve nervalien de renaissance orientale se dissout dans d'universelles équivalences sans aboutir à la découverte d'une véritable identité, tel un objet archéologique qu'on déterre et qui se désagrège entre nos mains. On ne renaît pas à la Vie sous l'arbre de la Connaissance... Mais, considérer l'amer savoir, auquel Nerval conclut dans son oeuvre, comme un échec, ce serait oublier que c'est précisément cette poursuite vaine de l'idéal et cette désillusion qui constituent l'identité romantique.

### **Bibliographie :**

- Baudelaire, Charles, *Correspondances* et *Voyage* in *Les Fleurs du Mal*, Paris, éd. Librairie Générale Française, 1999.
- Bénichou, Paul, *L'école du désenchantement*, Paris, éd. Gallimard, 1992.
- Bony, Jacques, *L'esthétique de Nerval*, Paris, éd. Sedes, 1997.
- Bouillier, Henry, « Homo viator. Gérard de Nerval et l'exotisme », in *Gérard de Nerval* (collectif), Paris, éd. L'Herne, 1980.
- Dubal, Rosette, *La psychanalyse du Diable*, Paris, éd. Corrêa, 1953.
- Durry, Jeanne-Marie, *Gérard de Nerval et le mythe*, Paris, éd. Flammarion, 1956.
- Gimaray, Virginie, *Le Serpent*, Puiseaux, éd. Pardès, 2003.

---

Bony, *L'esthétique de Nerval*, Paris, éd. Sedes, 1997, p. 253.

<sup>93</sup> *Id.*, *Voyage en Orient*, t. 1, *op. cit.*, p. 141.

- Hippocrate, *Sur le rire et la folie*, trad. d'Yves Hersant, Paris, éd. Rivages, 1989.
- Jean, Raymond, *Nerval*, Paris, éd. du Seuil, 1989.
- Klibansky, Raymond, Panofsky, Erwin, Saxl, Fritz, *Saturne et Mélancolie*, Paris, éd. Gallimard, 1989.
- Mauron, Charles, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel*, Paris, éd. Corti, 1962.
- Milner, Max, *Le Diable dans la littérature française*, t. 2, Paris, éd. Corti, 1960.
- Murat, Laure, *La Maison du docteur Blanche*, Paris, éd. Jean-Claude Lattès, 2001.
- Nerval, Gérard de, *Voyage en Orient*, 2 vol., Paris, éd. Garnier-Flammarion, 1980.
- Nerval, Gérard de, *Correspondance*, in *Oeuvres complètes*, t. 1, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, éd. Gallimard, 1989.